

#10MARSJELIS

Le quart d'heure de lecture national



EXTRAIT

“Fortune Carrée” (1930), de Joseph Kessel

éd. Julliard

Fortune Carrée, Joseph Kessel, éditions Julliard, 1930

Chapitre VI Les pirates du prophète

Chaïtane eut vite rattrapé le convoi. Hussein l'avait, jusque-là, mené sans pitié, mais Igricheff trouva beaucoup trop lente son allure. Il fut comme un chien féroce qui presse un troupeau. Sa cravache mordait les méhara, les hommes, les femmes. Il n'avait plus à ménager que le temps.

Avant que le soleil terrible de midi eût imposé la première halte, deux malheureuses étaient tombées, mortes d'épouvante et de fatigue.

Igricheff fit abreuver et nourrir les chevaux par ses esclaves, mangea et but avec Hussein, Yasmina et les petits conducteurs des méhara. Pour les autres, il ne leur donna rien. Le soir il ne restait plus que le lépreux. Il fut chassé dans le désert. Il était déjà, lui aussi, un cadavre.

Cette nuit-là fut paisible. Au milieu de leurs bêtes, Igricheff et Hussein dormirent dans le sable chaud, sous le vaste ciel. A l'aurore, ayant bu un peu d'eau saumâtre et achevé leurs provisions, ils se remirent en route vers le sud. Toute la journée, ils contournèrent les villages et la nuit les surprit de nouveau dans le Téhama aride, obscur. Deux des enfants de Ouadi-Serab étaient épuisés. Ils furent abandonnés avec leurs méhara. Les autres suffisaient à porter la charge d'eau et de fourrage.

Un jour s'écoula encore pendant lequel la petite troupe ne mangea rien. Aussi, le lendemain, ils résolurent pour se ravitailler de ne plus éviter les huttes misérables. Mais le seul village qu'ils trouvèrent sur la piste était vide. Il ne portait aucune trace de lutte, ni de pillage.

— Le terrain de la guerre commence, dit Hussein. Le pays des Zaranigs n'est plus loin, mais j'ignore où, je n'ai jamais été jusqu'ici.

— Tu es sûr que cette piste y va ? demanda Igricheff.

— On le dit.

— Et si tu te trompes ?

— Nous mourrons, maître.

Le soir, les bêtes et les hommes épuisèrent la provision d'eau. Et le soleil se leva, rouge, sec, sur la terre fauve du Téhama.

Au galop, commanda Igricheff.

Seule, Yasmina fut emmenée.

Toute la matinée ils pressèrent leurs chevaux. Chaïtane lui-même commençait à trébucher et Igricheff avait un voile trouble devant ses yeux d'épervier lorsque, dans la morne succession des dunes, ils perçurent une sorte de fil verdoyant. C'était une levée de terre, haute d'une vingtaine de mètres environ et couverte d'herbe, qui arrêtait l'horizon.

— Si nous devons périr, ce sera d'une balle, dit Hussein avec un sourire exténué. Voici le défilé zaranig. Derrière sont leurs villages et leurs villes et la capitale Bet-el-Faki.

Après une si longue course sur un sol sans relief, cette légère ondulation de terrain parut monumentale aux voyageurs. Elle s'élevait comme une enceinte placée par la nature au seuil d'un domaine interdit.

— Nous ne passerons pas de force, ni par surprise, dit Igricheff pensivement. Leurs guetteurs nous ont déjà aperçus de là-haut.

— Ils préparent leurs fusils, sûrement, murmura Hussein.

— Il vaut mieux voir.

Igricheff tendit Yasmina au chaouch et donna furieusement de l'éperon à Chaïtane. Celui-ci, qui n'avait jamais été traité ainsi, partit comme une flèche, malgré sa fatigue. Seule la rapidité de sa course fit que, de la volée de balles aucune ne le toucha, ni son cavalier. Igricheff fit volter Chaïtane et revint au pas vers Hussein qui accourait.

— Il faut que j'aïlle chez eux en ami, dit le fils de la Kirghize.

Il descendit de cheval et ajouta :

— S'il m'arrive malheur, fuis, garde et soigne Chaïtane. Tu as assez d'or pour te faire une bonne vie.

Hussein baisa la main de son maître. Celui-ci lui remit ses armes, et les bras levés, marcha vers la colline. Tout *en* avançant à pas tranquilles et réglés, il pensait :

« Je ne suis pas encore à portée de fusil. Ils doivent tenir conseil... Interroger un chef... S'ils tirent de loin, j'approcherai tout de même... J'ai toujours cru que je mourrais dans du sable chaud qui m'ensevelirait sans trace... Mais je n'ai pas l'impression que le moment soit arrivé. Me voici à peu près dans la zone... Ils tirent... »

Quelques balles encadrèrent Igricheff. Le sable s'éleva autour de lui en minces colonnes. Sans ralentir ni presser sa démarche, le bâtard kirghize porta sa main droite à son cœur, à son front. Et la tête haute, le regard rivé au sommet dentelé de la colline d'où allait lui venir, en l'espace de quelques secondes, l'amitié ou la mort, il poursuivit son monologue intérieur :

— Ils ont dû voir que j'étais sans armes... Je les ai salués courtoisement... Ils ont arrêté le feu. Mais cela ne veut rien dire encore... Ils doivent ménager les munitions. Ils m'attendent peut-être à une portée sûre... Je joue sur leur curiosité. Sera-t-elle plus forte que la méfiance ?

Igricheff n'était plus qu'à une centaine de pas de la levée de terre. Un coup de fusil retentit, un seul. Sur la colline se propagea une rumeur gutturale. Igricheff fit quelques pas en chancelant et tomba la tête la première contre le sol.

Hussein frémit dans toute la longueur de son corps. Son premier mouvement fut de se lancer au galop vers son maître étendu, mais l'ordre que celui-ci lui avait donné en le quittant le retint immobile et glacé.

Au bout d'instant qui parurent terriblement longs au chaouch, une demi-douzaine d'hommes se détachèrent de la crête et dévalèrent, comme des chats, le long du versant nord. Parvenus au bas de la colline, ils inspectèrent l'horizon. Deux d'entre eux n'avancèrent plus et braquèrent leurs fusils dans la direction de Hussein. Les autres, légèrement courbés, souples et silencieux, coururent vers le corps d'Igricheff. Comme ils se penchaient sur lui, une terreur superstitieuse les fit soudain trembler. Le cadavre parlait.

— Je ne savais pas, disait-il, que les pirates du Prophète sont assez lâches pour tirer sur un vrai croyant qui les a salués en ami.

Profitant de la stupeur des Zaranigs, Igricheff se redressa d'un bond.

— J'aurais pu, poursuivit-il en montrant le browning qu'il tenait serré dans sa main, vous tuer tous tandis que vous veniez à moi. Mais j'ai préféré que vous me serviez d'escorte pour aller voir votre chef, car, dans ma terre, je suis un émir. Et je veux maintenant que mon serviteur m'accompagne.

Sans laisser aux autres le temps de se ressaisir, il agita son kolback. Quand Hussein et Chaïtane eurent rejoint leur groupe, Igricheff sauta sur son étalon, passa ses deux fusils en bandoulière et ordonna :

— Menez-moi chez celui qui commande ici, sans quoi je penserai que le peuple des fiers Zaranigs a peur de deux hommes libres et d'une fillette.

Sans dire un mot, la main à leurs poignards, les pirates encadrèrent les cavaliers. L'un d'eux prit Chaïtane par la bride et le conduisit vers la colline. Il fallut qu'Igricheff en touchât presque la terre grenue couverte d'une pauvre végétation pour distinguer tout à coup la fissure mince et sinueuse qui l'ébréçait. Le défilé était si étroit que les deux cavaliers n'y pouvaient avancer de front. Igricheff s'en réjouit. Quand viendrait l'heure du combat, les troupes yéménites ne passeraient pas facilement. Hussein, qui n'avait pas les mêmes préoccupations ni la même assurance que son maître, jetait, par instants, un regard rapide sur les parois qui encadraient le corridor. Chaque fois il voyait, au sommet, luire entre des broussailles, des armes et des yeux. Il était sûr d'aller à la mort, mais comme il avait remis son destin aux mains d'Allah et d'Igricheff, il se sentait tranquille.

De l'autre côté de la colline campaient six cents guerriers. Ils n'avaient ni tentes ni convoi. Répandus autour d'un puits, ils se tenaient accroupis sur les talons, le menton contre leurs fusils. Quand ils virent apparaître les deux prisonniers, ils les entourèrent, avec des regards farouches, mais sans crier.

Ce silence, dans une foule orientale, surprit Igricheff. Il considéra intensément les hommes réunis autour de lui et vit qu'ils ne ressemblaient en rien ni aux montagnards des djebels ni aux paysans du Téhama. Ils étaient courts, larges, avec des épaules et des cuisses très développées. Leurs cheveux noirs comme du jais, épais, durs et drus, se tenaient droits sur leurs têtes rondes et mangeaient la moitié de leurs fronts bas. Les nez étaient légèrement écrasés, les bouches bestiales. Pour vêtement, ils avaient des pagnes et des tuniques en toile, teintées d'un indigo craquelé et lourd qui les rendait rigides. Ils portaient tous de longs fusils, ornés de cercles d'argent et des poignards plus longs, plus effilés que ceux des Yéménites. Dans chaque muscle *du* corps et du visage, il y avait quelque chose de violent, d'insensible. On eût dit une meute disciplinée et muette.

Le pirate qui avait mené Chaïtane par la bride le confia à deux autres gardiens et, par un sentier à peine visible, grimpa sur la crête de la colline. Il en descendit bientôt, accompagné d'un homme dont le maintien et la démarche montraient qu'il était écouté des autres.

— Tu es venu chercher la mort ? demanda-t-il d'un air sombre et hautain à Igricheff.

— Je suis un grand prince, dans un pays riche et fort, répliqua avec plus de superbe encore le fils de la Kirghize, et je ne parle qu'à mes égaux. Où est celui qui commande le peuple zaranig tout entier au combat ?

Sa fermeté, son arrogance, ses armes et celles de Hussein, la beauté de Chaïtane, en imposèrent au chef des avant-postes.

— Bien, dit-il, on va te conduire chez Mohammed le Terrible, dans notre grande ville, et tu le regretteras, si le Prophète ne t'a pas en protection et amitié.

— Je veux d'abord que mes chevaux se reposent, boivent et mangent, exigea Igricheff.

Son ascendant était tel qu'il fut obéi.

Trois heures après, pendant lesquelles, malgré leur faim torturante, ni lui ni Hussein ne demandèrent aucune nourriture, il remonta en selle. Six Zaranigs allèrent chercher les méhara les plus rapides parmi le troupeau caché près du camp dans un repli de terrain. Et le prisonnier qui semblait commander son escorte donna le signal du départ.

Au milieu de la plaine assez fertile qui interrompt les sables du Téhama lorsque l'on va du nord au sud et que peuplent les tribus zaranigs, se trouve leur capitale, Bet-el-Faki. C'est une ville ronde, aux rues étroites, tortueuses, serrées entre des maisons grises, à plusieurs étages. Les dômes des mosquées, parce qu'ils s'appuient à d'autres édifices, ressemblent à des boucliers de forteresse. Une muraille épaisse, unie, strictement fermée, protège la cité farouche et nette qui jaillit soudain du sol plat comme un énorme nid de terre et de pierre.

Il faisait encore jour lorsque Igricheff arriva à la porte nord de Bet-el-Faki avec ses gardiens. Ceux-ci le remirent au chef du poste qui surveillait le seuil de la ville et retournèrent au trot des méhara prendre leur faction au défilé qui commandait la plaine. Deux guerriers saisirent par les rênes les chevaux d'Igricheff et de Hussein, deux autres se placèrent derrière eux. Ce fut de cette manière qu'ils cheminèrent vers le centre de Bet-el-Faki.

Les rues s'étaient aussitôt emplies d'une foule armée, sombre et silencieuse. Toute la méfiance, toute la haine d'une race étaient dans les yeux, noirs, lourds, brûlants. Jamais Igricheff n'avait senti un tel poids contre sa nuque. Les femmes surtout montraient une passion terrible sur leurs visages immobiles. Elles étaient, pour la plupart, élancées et belles, mais leurs corps et leurs traits portaient une sévérité sans pitié. Beaucoup avaient des poignards à la ceinture.

Ce peuple en armes avait toute la force et toute la rigueur d'un clan. Livrés à eux-mêmes, ces hommes, ces femmes ne devaient pas avoir de qualités régulières, mais réunis sur un bateau rapide, en troupe de choc ou en ville assiégée, on sentait la vigueur, le courage et l'acharnement de chacun décuplés par l'entente profonde et mystérieuse du sang.

On arrêta Igricheff devant un portail de très simple apparence qui ouvrait sur une cour, emplie de guerriers et de chevaux. Au fond se voyait une maison basse. Une seule pièce, très grande, composait toute la demeure du grand chef de guerre zaranig. Il était à moitié étendu sur un angareb richement décoré et promenait un regard dur et fixe sur les murs de la chambre comme pour y trouver une réponse aux questions incessantes que venaient lui poser ses lieutenants et ses messagers qui, les uns à cheval, les autres sur des méhara, partaient vers la ville, les défilés ou la plaine.

Lorsque Igricheff et Hussein furent amenés devant Mohammed le Terrible, celui-ci, une fois encore, sembla prendre conseil de ses murs blancs. Ils étaient ornés de tout ce que peuvent fournir des années de pillage et de course en mer Rouge. Des soieries, des armes, des peaux de bêtes, des fils de perles grossièrement noués formaient des trophées sans ordonnance. Dans les coins, il y avait des jarres d'huiles précieuses, des parfums, des sacs de café odorant. Cette abondance inutile, ces richesses venues de l'Arabie, des Indes, du golfe Persique, faisaient un contraste barbare avec la nudité de la pièce, et surtout avec l'homme qui les avait conquises. Il avait les épaules anormalement développées ainsi que le torse. Il portait une courte barbe carrée et grisonnante qui rendait effrayant son visage massif — plus bronzé encore que celui des autres Zaranigs.

« Il ne vaudra rien entendre, pensa Igricheff en examinant les traits de Mohammed le Terrible. Nous sommes perdus. »

Il regretta de n'avoir pas livré combat près de la colline ou du moins dans les rues de Bet-el-Faki. Il eût succombé, certes, mais avec Chaïtane sous lui et en plein mouvement. Tandis qu'ici, bloqué, désarmé, au moindre signe du chef, dix poignards le perceraient, impuissant.

Des murs où étaient marquées ses victoires, Mohammed ramena son regard sur Igricheff. Cela ne dura qu'une seconde. Elle suffit pourtant à rendre l'espoir au fils de la Kirghize. Les yeux du chef zaranig étaient féroces, impitoyables, mais intelligents. Et Igricheff qui, avant de les avoir croisés, se préparait seulement à mourir avec arrogance, dit d'une voix grave et pénétrée :

— Je suis heureux d'être en ta présence, grand chef sur les eaux et sur les terres. Car plus encore que par ton courage et par ton bras invincibles, tu es fort par l'esprit. Et toi seul me comprendras. Je suis le premier des envoyés moscovites chez l'Imam Yahia.

La courte barbe grise s'inclina imperceptiblement pour montrer que Mohammed le Terrible connaissait l'existence de la mission russe.

— Or, j'ai été insulté à Sanaa. Et je veux me venger. Mon pays est trop loin pour que j'y aille chercher des soldats sans nombre, car l'outrage me brûle comme du feu. Je veux me battre parmi tes guerriers. Je t'apporte mon bras qui ne connaît pas la défaite, celui de mon serviteur qui tire mieux que tireur au monde, un étalon sans pareil et des armes de l'étranger que tu ne soupçonnes même pas.

Une deuxième fois, le regard épais de Mohammed le Terrible rencontra celui d'Igricheff. Il y eut un pesant silence.

— Tu retourneras au défilé d'où tu viens, dit enfin le chef zaranig ; tu combattras là une semaine, car les chiens yéménites sont proches. Et si le Prophète te soutient, je te donnerai une troupe à commander. Maintenant restaure-toi, et va reposer jusqu'à l'aube. Tu n'auras pas trop de tes forces.

— Un dernier mot : sache que j'ai déjà tué à OuadiSerab, près d'Obal, huit askers. Tu pourras te renseigner facilement par tes espions.

— Je te crois sans peine, tu as des yeux de milan.

Et Mohammed le Terrible se remit à interroger les murs de sa chambre qui contenait les dépouilles de vingt sambouks désespérés et sanglants...

Chapitre VII Le défilé de Zaranig

Depuis trois jours, Igricheff, Hussein et Yasrnina étaient au défilé.

La petite Bédouine se tenait la plupart du temps avec les bêtes, soignait les chevaux. Pour les repas, elle apportait à ses maîtres du lait de chamelle et les galettes qu'elle avait fait cuire. Les deux hommes menaient exactement la même vie que les pirates du camp, dormant par terre, sans tente ni couverture, prenant leur tour de garde sur la crête de la colline, et dissipant le reste des heures en une rêverie confuse, en brefs propos.

Or, vers le milieu de leur quatrième nuit de veille, Igricheff et toutes les sentinelles disséminées dans l'ombre, entendirent un faible bruit monter des sables. Il eût ressemblé à un froissement d'étoffe rugueuse si, par instants, il n'eût été rompu par un léger cliquetis de métal. Du fond du Téhama l'ennemi approchait, invisible.

Allait-il s'arrêter plus loin que ne portaient les fusils zaranigs ? Ou, malgré l'obscurité, chercher le passage, essayer de le franchir ?

— Aziz, dit Igricheff au pirate qui commandait le détachement de la colline, donne-moi quinze guerriers, je prends Chaïtane, et j'irai voir.

Aziz qui connaissait les volontés de Mohammed le Terrible, appela les plus souples, les plus silencieux de ses hommes et leur ordonna d'obéir au Moscovite comme à lui-même. La petite troupe se fondit dans la nuit.

Une demi-heure s'écoula, au bout de laquelle un de ceux qu'avait emmenés Igricheff revint au camp des pirates.

— L'étranger, dit-il, a envoyé le Yéménite en avant, il nous a arrêtés et m'a commandé de te faire savoir d'attendre sans inquiétude.

Aziz réfléchit, puis, soucieux :

— Que la moitié du camp, fit-il, monte avec les guetteurs, que l'autre garde le passage. Et que chacun ait des yeux de chat.

Il n'avait pas avoué sa pensée profonde, mais tous les pirates, comme lui farouches et soupçonneux, partagèrent sa crainte. Le Moscovite avait emmené leurs meilleurs hommes à la mort et cherchait à livrer le défilé.

Tendus, crispés, la main sur la gâchette de leurs armes, ils cherchaient à pénétrer la nuit. Mais les ténèbres étaient opaques et, à trente pas de la colline, refermaient leurs rideaux. Le temps fuyait dans l'ombre. Chaque minute confirmait dans le cœur des Zaranigs leurs soupçons et leur haine.

Soudain, le roulement d'une salve fit trembler tous leurs muscles. Puis un autre, un troisième... Des cris, des coups de feu désordonnés parvinrent jusqu'aux pirates. Et, de nouveau, la cadence d'un tir précis et ferme.

Le silence retomba sur la plaine et sur la colline. Une demi-heure coula encore et comme aucune silhouette n'apparaissait dans la nuit aux abords du défilé, Aziz dit :

— Nos guerriers sont morts. Dès que les chiens yéménites attaqueront, j'égorgerai la Bédouine. Qu'elle vienne.

Et Yasmina attendit l'aube, sur la crête, auprès du chef zaranig.

Dès qu'il avait atteint la piste et tout en marchant avec ses hommes muets, le bâtard kirghize avait senti dans ses nerfs joyeux, dans sa tête d'une merveilleuse lucidité, naître l'inspiration et la méthode qui, toujours, le visitaient à l'approche du combat. Ses pensées, ses décisions s'ajustaient l'une à l'autre avec une promptitude, une clarté surprenantes. La confuse rumeur, plus distincte à chaque pas, que suscitait l'ennemi avançant, ne faisait qu'exciter et féconder son cerveau.

Les éclaireurs avaient quitté la colline depuis une vingtaine de minutes quand Igricheff demanda, d'un murmure à peine perceptible, au pirate le plus proche de lui :

— Sommes-nous loin du défilé ?

— A une demi-portée de fusil.

— Alors, halte !

L'ordre courut à travers la chaîne silencieuse et mobile. Hussein, qui marchait en tête, revint auprès d'Igricheff. Celui-ci lui parla brièvement à l'oreille puis lui remit son gros revolver. Le chaouch s'élança vers la plaine obscure. Après quelques foulées il ne se distingua plus de la nuit. Ce fut à ce moment qu'Igricheff envoya un messenger vers Aziz.

— Maintenant, dit-il à ses pirates, creusez le sable, en ligne droite l'un près de l'autre et de chaque côté de la piste comme si vous travailliez pour le Prophète lui-même.

Et, le premier, il se mit à fouiller fiévreusement le sol de ses mains nues. Ses hommes l'imitèrent. Bien qu'ils ne comprissent point le but de leur labeur, ils y mettaient une ardeur sauvage. On eût dit une équipe de fossoyeurs de ténèbres.

Cependant Hussein courait vers l'obscurité toute peuplée d'invisibles et bruissantes menaces. Il ne suivait plus la piste. Il la côtoyait. Ses pieds nus n'éveillaient aucun son. Il tenait sa winchester écartée de son corps, pour éviter tout heurt de métal. Ses deux revolvers étaient solidement fixés à sa ceinture d'étoffe. La main libre maintenait les trois poignards yéménites ajustés au même fourreau. Terriblement armé et silencieux sous le couvert de la nuit, il allait d'une cadence rapide, mais aussi attentif que s'il eût été à l'affût.

Or, une autre ombre, aussi muette, aussi tendue, venait à sa rencontre. Mais elle courait sur la piste et se détachait un peu plus dans l'obscurité que celle qui glissait le long des courtes dunes.

Hussein aperçut l'éclaireur yéménite quelques secondes avant de le croiser. Cela suffit à sa manœuvre. Il s'accroupit dans le sable, laissa passer l'homme, se lança derrière et lui planta un

poignard dans la nuque. La lame perça le bulbe. Sans un soupir, le coureur s'affaissa. Hussein enterra le cadavre dans le sable et s'assit sur les talons.

Quelque temps après, trois silhouettes parurent sur la piste. Le chaouch courut à leur rencontre.

— C'est toi, Saoud ? demanda l'une d'elles dans un souffle.

— C'est moi, répondit le chaouch si bas que sa voix n'avait plus ni nuance, ni timbre. J'ai été très loin, j'ai vu la colline. Les Zaranigs ne s'attendent à rien. La première troupe peut attaquer.

Il parlait avec assurance, connaissant les méthodes de combat de sa race. Il savait que l'armée yéménite venait en vagues successives d'un millier d'hommes chacune et celle de tête ne devait pas être loin. Un groupe plus important d'éclaireurs vint se joindre au premier, puis un autre et un autre plus nombreux encore. Le dernier commandé par un officier.

— Nous sommes deux cents, dit-il, Saoud, mène-nous au pied de la colline.

Avec six hommes — la piste n'en pouvait contenir davantage de front — Hussein reprit la tête de la troupe de choc. Il ne pensa pas une seconde qu'il allait trahir des guerriers de son sang, qu'il travaillait pour de vieux ennemis. Les uns et les autres lui étaient indifférents tant qu'il obéissait à Igricheff. Son vrai souci était que, dans la marche rapide et obscure où les corps se frôlaient souvent, ses voisins ne sentissent pas les crosses de ses deux colts, armes inconnues d'eux et qui le pouvaient livrer. Il avançait les coudes collés aux hanches à l'endroit où les gros revolvers faisaient des bosses dures. Ses avant-bras en étaient tout meurtris lorsqu'il aperçut, dans l'ombre profonde, au ras du sol, une sorte de ver luisant, à reflets rouges. C'était la cigarette d'Igricheff, le signal convenu.

Hussein fit encore quelques pas, de façon à se glisser insensiblement sur le bord gauche de la piste. Là, il fit entendre un glapissement de chacal si parfaitement imité que tous ses compagnons s'y méprirent, et bondit dans les dunes.

En même temps, des éclairs jaillirent du sable et des balles vinrent frapper la masse confuse des Yéménites. Avant qu'ils aient pu prendre conscience des événements crépitait une autre grêle de feu. Hussein reconnut la winchester d'Igricheff. Puis les Zaranigs, ayant eu le temps de recharger leurs armes tandis que tirait le Moscovite, firent feu de nouveau. Les Yéménites ripostèrent en hurlant, dans la direction d'où venait cette fusillade. Mais leurs décharges ne pouvaient rien contre les pirates étendus dans une tranchée rudimentaire.

Alors, à son tour, le chaouch tira. Il vida sa carabine, les chargeurs de ses colts. Ignorants des armes à répétition, les Yéménites crurent qu'un autre parti ennemi était dissimulé sur leur gauche. Ils tournèrent leur *feu* de ce côté. Ils fusillèrent vainement le désert. Cependant, salve sur salve, Igricheff et ses hommes les décimaient de front. Et Hussein ayant garni ses armes, tira de nouveau.

Les guerriers de l'Imam étaient braves, mais cette lande inconnue, ces ténèbres opaques et toutes hérissées de feu, de plomb et de mort, eurent raison de leur courage. Ils s'enfuirent en criant :

— Chaïtane, Chaïtane.

Un hennissement sauvage leur répondit et un véritable démon fut sur eux, un centaure hululant qui les piétinait, les écrasait, les sabrait à la fois. Igricheff, seul dans la nuit, achevait la déroute.

Comme il revenait au galop, une ombre se dressa devant lui sur la piste. Déjà il levait le bras pour frapper lorsqu'il reconnut la voix de Hussein :

— J'ai fait un prisonnier, maître, disait le chaouch. Emporte-le.

Il tendit au Moscovite une forme confuse. C'était un Yéménite que, dans la panique, Hussein avait étourdi d'un coup de crosse. Igricheff le posa devant lui et, en quelques foulées, fut auprès de ses pirates. Hussein les rejoignit peu après. Ils n'avaient pas une écorchure.

L'aube vint. Les Zaranigs de la colline se préparaient avec une silencieuse fureur à l'attaque qu'ils croyaient inéluctable et déjà leur chef allait faire jaillir le sang de la gorge d'Yasmina lorsque ceux des pirates qui avaient la vue la plus perçante et qui, dans les expéditions de mer, servaient toujours de vigies, crièrent :

— Aziz, Aziz, ne touche pas la Bédouine.

— Que voyez-vous donc, mes milans ?

— Il y a beaucoup de corps immobiles dans la plaine et tous portent le turban yéménite !

Le soleil montait vite, rouge et net sur le sable fauve. Aziz aperçut aussi, les uns raidis, les autres tressaillant, des guerriers de l'Imam étendus à travers la piste. Leurs fusils, qui jonchaient le sol, brillaient aux premiers rayons. A ce signe, Aziz reconnut que la défaite était complète et que le Moscovite était maître du terrain. Mais, lui, où était-il ?

Aziz apercevait bien entre deux dunes une tache noire qui devait être Chaïtane. Mais son maître et les hommes à lui confiés ?

Instinctivement, féroce, le Zaranig dénombra les blessés et les morts. Il y en avait plus de soixante. La troupe d'Igricheff eût-elle péri tout entière qu'elle eût fait largement payer sa mort. Mais l'ennemi n'eût point, dans ce cas, abandonné ses guerriers abattus et leurs armes. Où se trouvait donc le chef moscovite ?

Pour répondre à la stupeur d'Aziz une foudre sombre jaillit soudain sur la piste, Igricheff avait lancé Chaïtane d'un terrible coup d'épée. Il arriva ainsi au défilé, le franchit et lança comme un paquet son prisonnier aux pirates accourus.

— Pas un homme à nous n'est blessé, Aziz, dit le bâtard kirghize. Tu as compté les Yéménites tombés. Je t'amène une langue. Mais tu l'interrogeras plus tard. L'armée de l'Imam va sûrement vouloir prendre les trous où sont mes éclaireurs. Que tous les guerriers montent sur la crête et barrent l'approche de leur feu. J'ai fait creuser le sable à demi-portée de balle, ayant prévu cela.

— Tu es grand chef de guerre et Mohammed est aussi sage que terrible, murmura respectueusement Aziz. Je suivrai tes avis.

Il faisait grand jour. Au loin, dans les replis des dunes, les Zaranigs virent flotter des tuniques blanches.

— Ils n'attendront plus longtemps, dit Igricheff. Divise tes hommes en deux, Aziz. Que chaque guerrier en ait un autre près de lui et quand il a tiré, qu'il prenne le fusil de son compagnon et que celui-ci recharge l'arme vide. Ainsi jamais ne s'arrêtera notre feu.

A peine avait-il fini de parler qu'une clameur suraiguë monta de la plaine et qu'avec un chant de guerre — celui-là même qui avait fasciné Igricheff sur la grande place de Sanaa — les Yéménites se jetèrent en avant. Les plus impétueux couraient sur la piste, mais la plus grande partie avançait à travers les dunes.

Ceux du chemin furent vite cueillis par les balles des Zaranigs enfouis dans la tranchée et que commandait maintenant Hussein. Pour les autres, ce fut différent. Les hommes de la colline les guettaient au moment où ils devaient se montrer à la crête d'une vague de sable. Les Yéménites avaient beau essayer de les franchir d'un bond après avoir rampé dans le creux des dunes, l'œil perçant des pirates les attendait à cette place même et leurs balles les foudroyaient en plein élan. La tactique d'Igricheff ne laissait aucun répit, aucun temps mort, aux assaillants. La fusillade

roulait sans cesse — nourrie par 300 canons brûlants. Cinq fois les Yéménites s'approchèrent des éléments de tranchée, cinq fois le tir meurtrier des Zaranigs, invisibles dans les aspérités de la colline, les fit refluer. Enfin, ils abandonnèrent.

Cette fois, Aziz ne put compter les ennemis tombés, car les replis du sol dissimulaient les victimes. Mais il savait que l'Imam avait perdu beaucoup de guerriers valeureux ce matin-là. Lui, n'avait pas un homme touché.

Alors les Zaranigs chantèrent à leur tour une mélodie plus lente, plus dure et plus barbare que celle des djebels, le chant de la mer infinie et du Téhama ardent.

Ayant fixé les relèves des sentinelles, ayant envoyé très loin sur la colline, vers l'est et l'ouest, des guerriers pour éviter un mouvement débordant, Aziz dit à Igricheff :

— Viens voir le prisonnier avec moi.

Ils trouvèrent le Yéménite couché dans ses liens, les yeux clos sous le soleil qui, déjà, frappait fort. Il fut détaché et redressé d'un coup de crosse.

— Parle, chien, ordonna le chef zaranig. Combien êtes-vous d'esclaves du faux Imam de Sanaa devant le défilé ? Qui vous mène ? Comment compte-il passer ?

Le captif répondit sans qu'un indice de crainte parût dans sa face pure de montagnard :

— Nous sommes aussi nombreux que les graines du désert et nous prendrons la colline, puis Bet-el-Faki. Je n'ai rien d'autre à dire.

Aziz le regarda profondément et sut qu'il ne tirerait pas un renseignement du guerrier obstiné.

— Qu'on lui coupe les mains au ras du poignet, dit-il, qu'on lui fasse sauter les yeux et qu'on le chasse dans le sable.

Mais, Igricheff, levant la main, arrêta les pirates qui saisissaient déjà la victime et proposa :

— Je te demande, Aziz, d'attendre jusqu'au soir.

Sans vouloir pénétrer les desseins du Moscovite, le chef zaranig accepta. Le captif fut ligoté de nouveau et jeté sur le sol. Une heure après un autre guerrier yéménite, aussi étroitement lié, tomba à côté de lui. Il n'y avait pas de surveillance autour d'eux. A voix basse, ils parlèrent.

Lorsqu'il eut achevé son frugal repas, Igricheff, suivi de quelques pirates, se dirigea du côté des prisonniers. Celui qui avait été amené le dernier hochait imperceptiblement la tête.

— Faites ce qu'Aziz vous a commandé, dit le bâtard kirghize aux Zaranigs.

Ils emportèrent le premier captif à quelques pas. Deux cris retentirent, étouffés entre des dents coincées par une atroce douleur, puis deux autres encore. Et un homme tâtonnant, égaré, perdant son sang de quatre sources rouges, fut poussé à travers le défilé vers le désert, vers les siens...

Cependant, Hussein se délivrait sans peine de ses liens mollement noués, se relevait et disait à Igricheff qu'Aziz avait rejoint :

— L'armée compte six mille guerriers, mais seule la première troupe est arrivée. La seconde viendra ce soir. Avec elle le chef de l'armée. Ce n'est pas le prince Achmet Seif El Islam (Hussein soupira d'aise), mais Moulai Ibn Ager, un grand guerrier courageux et sournois. C'est lui qui décidera. En l'attendant, ce qui reste de la première troupe monte le camp.

— Il faut les retenir la moitié d'une lune, dit Aziz pensivement. Alors, la soif et la fièvre les feront fuir. Nous sommes six cents et ne pouvons être plus. Mohammed le Terrible a besoin de tous les autres pour défendre la ville et la côte. Ils sont six mille et nous sommes six cents...

— Cela suffit, affirma Igricheff.

— Que le Prophète t'entende.

Ainsi que l'avait annoncé au chaouch le prisonnier, la journée fut calme. Du haut de la colline, les Zaranigs virent se dresser quelques tentes sombres, fumer des feux. Ils nettoyèrent leurs

fusils, dormirent beaucoup, ramassant leurs forces pour la nuit. Mais rien ne troubla celle-ci. Quand le soleil se leva, il y avait au loin, parmi les dunes, beaucoup plus de tentes. Entre elles erraient des points bruns qui étaient des montures. Et la journée coula de nouveau paisible, ainsi que la nuit.

Au matin suivant, à quelques centaines de mètres de la tranchée, où se relayait à tour de rôle une poignée de pirates, se dressa un talus de sable assez haut.

— Il faut abandonner les trous, dit Igricheff soucieux.

Aziz réfléchit et refusa.

— Les libres Zaranigs, dit-il, n'ont jamais reculé devant les serfs Yéménites.

— Comme tu voudras, répliqua Igricheff, ils ne sont que dix et tu t'instruiras à peu de frais, pauvre cervelle.

Le lendemain, à l'aube, le talus était tout proche de la tranchée et une centaine d'hommes aux vêtements flottants l'escaladèrent avec des clameurs. Les Zaranigs de la crête les prirent sous leur feu, mais la pénombre empêchait la justesse du tir. Comme une avalanche les Yéménites fondirent sur la petite tranchée. Ils furent accueillis par une décharge à bout portant. Une douzaine d'entre eux tombèrent, mais les autres, chaque main armée d'un poignard, se ruèrent sur l'avant-poste des pirates. Il y eut une lutte brève et hurlante puis les guerriers de l'Imam rejoignirent leurs défenses.

Bientôt, sur le talus, dix têtes coupées aux cheveux rudes et droits regardèrent vers la colline.

Trois jours passèrent encore. Le mur de sable devenait plus haut, plus large. Les Zaranigs regardaient pousser, insoucieux, méprisants, cet ouvrage de termites. Mais Aziz consultait sans cesse Igricheff du regard.

Celui-ci demeurait silencieux, indifférent en apparence, mangeant peu, dormant beaucoup, et passant le reste du temps à soigner lui-même Chaltane. Hussein l'imitait pour son cheval.

Enfin, Aziz n'y put tenir. S'il s'était agi de lui seul, il eût préféré mourir supplicié que de prendre encore conseil de cet étranger hautain qui toujours avait raison et l'avait humilié, mais il sentait peser sur lui la responsabilité terrible de défendre le défilé, la tribu.

— Que penses-tu de ce travail ? demanda-t-il au bâtard kirghize.

— Si tu les laisses faire, ils pourront bientôt mettre à l'abri de vos balles toute une armée et un matin ils emporteront la colline. Il en mourra beaucoup mais ils sont dix contre un. Pour moi, cela importe peu, mon cheval a des ailes, et je montrerai à Mohammed, dans Bet-el-Faki, qu'il avait mal choisi le chef de courageux guerriers.

— Que faut-il alors, selon toi ?

Igricheff fixa sur Aziz les fentes étroites par où jaillissait son regard d'épervier, et avec hauteur :

— Que je sois le maître ici.

Aziz le contempla longuement, tourna la tête vers le sud où était la capitale de sa race, vers le nord où croissait chaque jour l'armée ennemie, abaissa les yeux sur le mur de sable tout proche, couronné de têtes putrides. Puis il réunit d'un geste les pirates désœuvrés autour de lui et dit :

— Je vous annonce, et faites-le savoir aux autres, que désormais, le seul chef sur la colline est le chef moscovite et que je lui obéirai comme vous m'obéissez.

— J'accepte, cria d'une voix aiguë Igricheff. Je vous serai aussi fidèle que vos poignards.

Et, tourné vers Aziz :

— Maintenant, allons voir les bêtes.

Des questions ? Des conseils ?



Écrivez-nous

lecturegrandecause@centrenationaldulivre.fr

#10marsjelis

un événement proposé par
le CNL en partenariat avec
l'Association *Silence, On Lit!*

